

DAVID GARCIA



HISTOIRE SECRÈTE DE L'OM

L'enquête
qui dérange

Flammarion
ENQUÊTE

HISTOIRE SECRÈTE DE L'OM

Flammarion
ENQUÊTE

Un livre qui lève enfin le voile sur le mal qui ronge l'OM.

Vingt ans après, tout le monde se souvient encore de la victoire de l'Olympique de Marseille en finale de la Ligue des champions. Depuis, l'OM reste l'équipe préférée des Français. Mais la véritable histoire du club phocéen ne s'apprend pas sur le rectangle vert.

Pour la première fois, documents et témoignages inédits à l'appui, une enquête raconte les coulisses de l'OM, de l'arrivée aux commandes du milliardaire Robert Louis-Dreyfus, en décembre 1996, aux grandes manœuvres de Vincent Labrune, son président. Comment son directeur sportif José Anigo a-t-il pris le pouvoir ? Pourquoi s'est-il opposé au tandem Didier Deschamps et Jean-Pierre Bernès ? De quelle manière des personnages sulfureux font-ils pression sur le club ?

Autant de révélations sur l'histoire d'un club mythique, digne d'un polar.

Journaliste indépendant, David Garcia a enquêté pendant plus de deux ans au cœur du système de l'OM. Il est notamment l'auteur de La Face cachée de L'Équipe.

Prix France : 19,90 €
ISBN : 978-2-0812-9957-3



9 782081 299573

Histoire secrète de l'OM

DU MÊME AUTEUR

Multinationales 2005, avec Walter Bouvais, Danger public, 2005.

Le Pays où Bouygues est roi, Danger public, 2006.

La Face cachée de L'Équipe, Danger public, 2008.

La Grande Imposture, avec Jean-Pierre de Mondenard, Hugo & Cie, 2009.

David Garcia

Histoire secrète de l'OM

Flammarion

Toutes les citations sont issues d'entretiens avec l'auteur,
sauf mention contraire.

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0812-9957-3

Chronologie de l'ère Louis-Dreyfus (1996-2013)

DÉCEMBRE 1996 : Robert Louis-Dreyfus (RLD) rachète l'OM à la mairie de Marseille. Le nouvel actionnaire prend la présidence du club.

JUILLET 1997 : Rolland Courbis devient entraîneur de l'OM.

13 MAI 1999 : l'OM perd en finale de la Coupe de l'UEFA face à Parme (0-3).

AVRIL 2001 : retour de Bernard Tapie comme directeur sportif. L'OM évite de justesse la relégation en seconde division.

JUILLET 2002 : l'ex-journaliste Christophe Bouchet devient président de l'OM.

19 MAI 2004 : l'OM échoue en finale de la Coupe de l'UEFA face à Valence (0-2).

19 JUILLET 2004 : Didier Drogba est transféré à Chelsea pour la somme record de 37,4 millions d'euros.

Histoire secrète de l'OM

NOVEMBRE 2004 : José Anigo doit démissionner de son poste d'entraîneur.

JUIN 2005 : Pape Diouf devient officiellement président de l'OM et José Anigo directeur sportif.

23 AOÛT 2005 : l'OM bat La Corogne (5-1) et remporte la Coupe Intertoto. C'est le premier titre de l'ère Louis-Dreyfus qui, tongs aux pieds, dansera avec ses joueurs sur la pelouse.

13 AU 30 MARS 2006 : premier procès des comptes de l'OM de l'ère Louis-Dreyfus, portant sur les transferts de la période Courbis (1997-1999).

1^{er} MARS 2007 : le rachat de l'OM par l'homme d'affaires canadien Jack Kachkar est officialisé.

22 MARS 2007 : les négociations avec Jack Kachkar sont rompues. RLD sursoit à la vente et conserve les rênes de l'OM.

21 au 23 MARS 2007 : second procès de la période Louis-Dreyfus, consacré au transfert frauduleux d'Eduardo Tuzzio.

17 OCTOBRE 2007 : Procès en appel des comptes de l'OM. RLD écope de dix mois de prison avec sursis et 200 000 € d'amende, Courbis de deux ans ferme et 200 000 € d'amende.

2 AVRIL 2008 : Appel du « procès Tuzzio » : le directeur financier au moment des faits Pierre Dubiton est

Chronologie de l'ère Louis-Dreyfus (1996-2013)

condamné à douze mois avec sursis et l'agent de joueurs Gilbert Sau à neuf mois ferme.

5 MAI 2009 : Pape Diouf nomme Didier Deschamps entraîneur de l'OM.

JUIN 2009 : Jean-Claude Dassier prend la succession de Pape Diouf, évincé par Robert Louis-Dreyfus.

4 JUILLET 2009 : décès de Robert Louis-Dreyfus. Sa veuve, Margarita Louis-Dreyfus, prend la relève.

27 MARS 2010 : l'OM remporte la Coupe de la Ligue, son premier titre depuis dix-sept ans.

5 MAI 2010 : l'OM est sacré champion de France, à deux journées de la fin.

JUIN 2011 : Margarita Louis-Dreyfus licencie Jean-Claude Dassier, Vincent Labrune prend sa place.

15 JUIN 2011 : Jack Kachkar est condamné par le tribunal correctionnel de Paris à dix mois de prison avec sursis pour escroquerie dans l'offre de reprise de l'OM.

14 AVRIL 2012 : victoire en Coupe de la Ligue et sixième titre pour l'OM de Didier Deschamps.

JUIN 2012 : Didier Deschamps quitte l'OM, José Anigo est maintenu.

19 DÉCEMBRE 2012 : Bernard Tapie rachète le journal *La Provence*.

Liste des principaux dirigeants de l'OM (1996-2013)

Propriétaire

Robert Louis-Dreyfus de 1996 à 2009, puis Margarita Louis-Dreyfus de 2009 à aujourd'hui

Présidences

Déc. 1996-2002 : Robert Louis-Dreyfus

Présidents délégués : Jean-Michel Roussier (jusqu'en avril 1999), Yves Marchand (novembre 2000).

Entraîneurs : Rolland Courbis (1997-novembre 1999), Bernard Casoni (jusqu'en juin 2000), Abel Braga (novembre 2000), Javier Clemente (avril 2001)

2001-2002 : Bernard Tapie (directeur sportif à partir d'avril 2001 jusqu'en juin 2002)

Entraîneurs : Tomislav Ivić (jusqu'en juillet 2001), José Anigo (juillet-août 2001), Ivić (décembre 2001), Albert Émon (juin 2002)

Liste des principaux dirigeants de l'OM (1996-2013)

2002-2004 : Christophe Bouchet

Entraîneurs : Alain Perrin (jusqu'en janvier 2004), puis José Anigo (novembre 2004)

2004-2009 : Pape Diouf (officiellement président en 2005)

Directeur sportif : José Anigo (à partir de 2005)

Entraîneurs : Philippe Troussier (jusqu'en juin 2005), Jean Fernandez (juin 2006), Albert Émon (septembre 2007), Éric Gerets (mai 2009)

2009-2011 : Jean-Claude Dassier

Directeur sportif : José Anigo

Entraîneur : Didier Deschamps (à partir de juin 2009)

2011-jusqu'à nos jours : Vincent Labrune

Directeur sportif : José Anigo

Entraîneurs : Didier Deschamps (jusqu'en juin 2012), Élie Baup (en poste actuellement).

Volte-face

Zurich, mercredi 17 juin 2009. Pape Diouf vit ses dernières heures à la présidence de l'Olympique de Marseille. Le richissime propriétaire du club, Robert Louis-Dreyfus, dit « RLD », vient de lui signifier son renvoi. En se rendant à la convocation de RLD, au domicile de ce dernier, Pape Diouf se doutait de l'issue de l'entretien. Le quatrième président de l'ère Louis-Dreyfus – congédié comme ses prédécesseurs par l'actionnaire – se retrouve face à un homme affaibli. Miné par la leucémie qui allait l'emporter moins de trois semaines plus tard. « Robert Louis-Dreyfus était très fatigué, Pape Diouf n'a pas discuté, il a été digne, il a vu que Robert était décidé », témoigne Xavier Boucobza, conseiller juridique de feu RLD – et aujourd'hui de son héritière, Margarita Louis-Dreyfus (surnommée « MLD ») –, présent lors de l'ultime rencontre entre les deux hommes.

Sur la route du retour, Pape Diouf, qui rentre à Marseille dans l'avion privé de Robert Louis-Dreyfus, envoie un texto suggérant son éviction à ses plus proches collaborateurs : José Anigo, directeur sportif, Julien Fournier, secrétaire général du club, et Nathalie Paoli, directrice de la communication. Et leur donne rendez-vous à 20 heures dans son

bureau de la Commanderie, siège administratif et sportif de l'OM. Le triumvirat comprend que le premier des Olympiens s'apprête à leur expliquer les raisons de son départ. À ce moment, il ne fait aucun doute dans l'esprit des trois mousquetaires qui, comme dans le roman éponyme, sont quatre, que José Anigo fait partie de la charrette de licenciements. Pape Diouf a souvent été solidaire et s'est mis dans la balance quand on lui réclamait la mise à l'écart du directeur sportif. De son point de vue, il ne peut en être autrement. D'autant qu'Anigo a clamé sa solidarité avec Pape Diouf à deux reprises, par médias interposés. « Si Pape doit partir pour "x" raisons, une chose est sûre : je me mettrai dans ses valises. J'ai tellement aimé travailler, j'ai vécu tellement de choses avec lui et avec cette équipe que je ne pourrai pas le faire avec d'autres ¹ », assurait-il dans les colonnes de *La Provence*, en début de semaine. Une fidélité réaffirmée quelques heures avant la réunion dans le bureau de Diouf, sur La Chaîne marseillaise (LCM) : « Il est normal d'être solidaire de quelqu'un avec qui on a travaillé depuis cinq ans. » Le patron du sportif ajoute alors « qu'il ne démissionnerait pas ». Tout en précisant : « Il serait logique que je parte aussi. »

Solidaires dans l'épreuve, Anigo, Fournier et Paoli font bloc autour de leur chef et du secrétaire général, dont le sort est scellé. Robert Louis-Dreyfus et le conseil de surveillance du club demandent en effet avec insistance la tête de Julien Fournier. Mais Pape Diouf, jusqu'au bout, refusera de sacrifier son bras droit. Quelque peu sonnés, les quatre dirigeants attendent un coup de fil de Xavier Boucobza. Lequel a convenu avec Pape Diouf de mettre en ligne sur le site du club un communiqué annonçant la fin de sa présidence. Quelques minutes avant l'appel du

1. *La Provence* du 15 juin 2009.

conseiller juridique, l'homme à tout faire de José Anigo, Michel Chatron, apporte à manger au quatuor. Au menu : chicken fries en provenance du restaurant KFC situé à côté de la Commanderie. Particulièrement remonté contre Robert Louis-Dreyfus, José Anigo lance en direction de Diouf : « Pape, il faut faire cracher le cancéreux. » Avant de préciser aussitôt sa pensée : « Tu prends 12 millions, et, avec Julien, on prend 3 millions chacun. »

Sur ces entrefaites, Xavier Boucobza appelle. Diouf branche le haut-parleur. Le conseiller juridique met fin au suspense : « José, tu n'es pas concerné, Nathalie, tu n'as rien à voir. » Boucobza convient avec Diouf et Fournier de se voir le lendemain matin à Paris afin de négocier les conditions de leur départ. José Anigo sera aussi du voyage. Mais pas pour arracher des millions à l'actionnaire majoritaire de l'OM. Confirmé dans ses fonctions, il accepte de rester au club. Et de travailler avec le successeur de Diouf, Jean-Claude Dassier. Non sans avoir négocié une belle augmentation de son salaire mensuel, passé de 30 000 à 50 000 €.

Le 4 juillet, Robert Louis-Dreyfus décède. En une de *La Provence*, une seule réaction, celle de José Anigo : « Je suis vraiment dans la peine et la tristesse. C'est un drame pour l'OM. On aimait ou on n'aimait pas le dirigeant, mais on a le devoir de respecter l'homme et de ne jamais oublier tout ce qu'il a fait pour le club. » Le directeur sportif du club olympien rendra à nouveau hommage à RLD en marge du match OM-Bordeaux, le 30 août 2009.

« Petite trahison ? » Le bihebdomadaire *France Football* pose la question à José Anigo, trois ans après les faits : « C'est vrai que j'avais dit que je partirais si Pape s'en allait, admet le directeur sportif de l'OM. Je l'assume. Mais quand

Histoire secrète de l'OM

on m'a expliqué que mon départ compliquerait plus les choses qu'il ne les arrangerait, c'est vrai que j'ai changé d'avis. Depuis, on ne s'est jamais expliqués avec Pape. Je comprends sa rancune. Mais je n'ai pas l'impression de l'avoir trahi. Quand on m'a dit que c'est Robert Louis-Dreyfus qui n'en voulait plus et qu'en revanche il souhaitait que je reste, j'avoue que je n'ai plus trop hésité¹. »

Ainsi va l'Olympique de Marseille, avec son cortège de trahisons, de transferts douteux, de présidents impériaux, d'agents troubles et de supporteurs infiltrés. Pour le plaisir de médias dopés aux péripéties du club favori des Français. Le plus vendeur en termes de marketing et d'audience. Ainsi va l'OM des Louis-Dreyfus, concentré explosif de toutes les tares du foot business...

1. *France Football*, 3 avril 2012.

Le « mauvais garçon »

Il ne rappelle pas tout de suite, bafouille au téléphone, peine à terminer ses phrases. « Euh, il est vraiment indispensable que je m'exprime sur José Anigo ? » interroge le journaliste de *La Provence* Laurent Blanchard, dont la voix chevrotante semble trahir une profonde inquiétude. Le reporter du service des sports préfère se dispenser d'évoquer sa violente altercation avec le directeur sportif, huit ans auparavant. « Ce n'est pas pour me protéger, mais je n'ai pas envie de mettre le journal en difficulté, je connais José Anigo », justifie-t-il.

Laurent Blanchard et José Anigo eurent l'occasion de faire plus ample connaissance le 20 septembre 2004, au lendemain d'une laborieuse victoire à domicile contre Toulouse, sur le score d'1 but à 0. La scène se déroule à la Commanderie, le centre d'entraînement de l'OM, côté salle de presse, pendant la traditionnelle conférence d'après-match. Nathalie Paoli, chargée au sein du club des relations avec les médias, fait signe à Laurent Blanchard : « José Anigo veut te voir. » L'entraîneur de l'OM – à l'époque – attend le journaliste dans le couloir attenant à la salle de presse. Anigo n'a pas apprécié le compte rendu incisif paru

dans *La Provence* du jour¹, sous le titre « Heureusement Barthez... ». Et il entend le faire savoir à l'auteur de l'article. « Paysan »..., « petit pédé », José Anigo va droit au but ! Des amabilités dégueulées à quelques centimètres du visage de l'intéressé, façon Hartman, le mythique sergent instructeur du film *Full Metal Jacket*². Laurent Blanchard qui, en privé, se dit « fier d'être fils et petit-fils de paysan », n'arrive pas à en placer une. Le feu roulant d'injures et de menaces durera environ deux minutes. « Ta gueule, casse-toi », rugit Anigo quand Blanchard essaie maladroitement de justifier le contenu d'un article plus anodin que subversif. Témoin de la scène, l'agent de joueurs Étienne Mendy ne pipe mot ni n'intervient pour séparer les deux hommes.

Sitôt l'incident clos, Laurent Blanchard se dirige vers Nathalie Paoli, restée dans la salle de presse. « Tu es folle de m'avoir mis dans la cage aux lions ! » lui reproche Laurent Blanchard, passablement secoué, au sens propre comme au figuré, par l'algarade de l'entraîneur olympien.

Peur sur l'OM ?

De quoi alimenter la mauvaise réputation de José Anigo. Le 29 juillet 2006, *L'Équipe Magazine* titrait déjà en couverture : « Peurs sur l'OM ». Avec cet intertitre aussi accrocheur qu'explicite : « Au club, José Anigo terrorise tout le monde ». Où il est notamment question d'un comportement agressif à l'encontre du médecin de l'OM, Charles Lankar. Le 6 mai 2006, les Marseillais concèdent un match nul (2-2) au stade Vélodrome face à Strasbourg. Une performance médiocre qui tracasse José Anigo. Excédé par

1. *La Provence* du 19 septembre 2004.

2. Stanley Kubrick, 1987.

Le « mauvais garçon »

l'indisponibilité persistante du défenseur Jérôme Bonnissel, blessé en février contre Troyes, le directeur sportif prend vivement à partie Lankar dans le vestiaire, juste après le match. « Tu m'avais dit qu'il serait remis au bout de quatre semaines, et ça dure depuis trois mois », gronde-t-il. Le docteur Lankar ne se formalise pas outre mesure de la nervosité d'Anigo, un ami de vingt ans. À l'écoute des joueurs et apprécié d'eux, le médecin partage leurs repas dans un climat bon enfant. Au lieu d'être abattus par leur résultat moyen, les Olympiens profitent joyeusement d'un moment de détente. Lankar chahute même avec le troisième gardien, Yannick Quesnel. Sous l'œil désapprobateur de José Anigo, qui aurait préféré une ambiance de crise plus conforme à son esprit commando. À la fin du dîner, le directeur sportif glisse à Lankar sur un ton glacial : « Il faut qu'on parle dehors. » Sur le parvis du restaurant, Anigo, visiblement exaspéré, assène : « Tu fais chier, tu rigoles avec les joueurs alors qu'on a perdu. » De plus en plus agressif, le directeur sportif tente alors de donner un coup de poing à Lankar, mais rate sa manœuvre. Pour finir, Anigo vire à la hussarde son désormais ex-ami : « Tu ne remets plus les pieds à la Commanderie ¹. » Lankar quittera le club le 1^{er} juillet, après avoir exercé durant une seule saison.

Médecin du sport reconnu et respecté au niveau national, Charles Lankar est un notable proche des principales figures de la politique marseillaise. « Je côtoie et connais beaucoup de monde », assume-t-il sans fausse modestie. Médecin du controversé Jean-Noël Guerini, président du conseil général des Bouches-du-Rhône ², Charles Lankar a

1. *L'Équipe Magazine* du 29 juillet 2006.

2. Jean-Noël Guerini a été mis en examen en 2011 dans une affaire de marchés publics présumés frauduleux.

ses entrées dans les meilleures loges du stade Vélodrome. En premier lieu celle de l'exécutif départemental, où se bousculait le tout-Marseille de la vie politique et des affaires... jusqu'à la disgrâce politico-médiatique de Guerini. « Un mec bien », persiste Lankar, bienvenu – aussi – chez Coca-Cola et Adidas, éminents sponsors du sport mondial¹. Homme de droite, cet ex-adhérent de l'Union pour une majorité populaire (UMP), ancien membre des jeunes RPR (Rassemblement pour la République), est surtout un ami de jeunesse du néo-gaulliste Renaud Muselier. L'ex-premier adjoint et ex-rival numéro un du maire de Marseille, Jean-Claude Gaudin. « On est potes. J'ai fait toute ma scolarité avec Muselier, il aime le sport et le foot, on a joué au rugby ensemble à la fac de médecine », confie-t-il fièrement².

S'il fréquentait José Anigo depuis moins longtemps que son compère Muselier, Charles Lankar peut néanmoins se targuer de bien connaître le directeur sportif de l'OM... et sa famille. « J'ai été le médecin de ville d'Anigo de 1988 à 1990, j'ai soigné sa belle-mère, sa fille, sa femme. J'ai été le praticien et le confident de la famille », s'enorgueillit-il. Dans le même temps, de 1994 à 1997, Lankar accompagne Anigo lors de ses premiers pas comme entraîneur. À Endoume puis à Consolat, deux clubs de quartier amateurs de Marseille. « Une belle période », lâche-t-il, un brin nostalgique.

1. Coca Cola est le « partenaire » officiel des jeux Olympiques. Adidas, qui fut la propriété entre 1993 et 2001 de Robert Louis-Dreyfus, repreneur de l'OM en 1996, demeure le principal sponsor du club marseillais.

2. L'entretien avec l'auteur a eu lieu avant la débâcle de Renaud Muselier aux élections législatives de juin 2012.

Le « mauvais garçon »

C'est dire, compte tenu de sa relation intime avec Anigo, si le témoignage de Lankar publié dans *L'Équipe Magazine* semble digne de foi. Avec sa notoriété et son carnet d'adresses, le médecin n'avait pas besoin de l'OM pour exister.

Six ans après les « événements », on s'attend à trouver un homme sinon traumatisé, du moins marqué par un licenciement express intervenu dans des conditions violentes. Attablé à la terrasse d'un café du quartier Saint-Charles, à proximité de son cabinet, Charles Lankar ne porte aucun stigmate apparent de son accrochage avec José Anigo. Souriant et détendu, le médecin minimise ce qu'il qualifie de « simple altercation ». « Quand est paru l'article de *L'Équipe Mag*, je me trouvais à Paris, où je médicalisais (*sic*) l'Open Beach-Volley sous la tour Eiffel, relate Charles Lankar. J'ai dû recevoir 350 appels dans la journée, il y avait les gens qui se disaient inquiets pour moi, j'ai eu droit à des "Tu es courageux", d'autres me traitaient de "kamikaze", ou me félicitaient, voire approuvaient sur le thème : "S'il y avait plus de mecs comme toi, on n'en serait pas là." Le taxi à la gare de Marseille-Saint-Charles m'a même dit : "Chapeau pour ton article." »

Indulgent envers José Anigo, le médecin charge en revanche les deux auteurs de l'enquête. « Ça m'a choqué de me faire frapper, je ne vais pas dire le contraire, mais l'article a considérablement grossi le trait, pour faire du sensationnalisme et vendre du papier », affirme-t-il avec fermeté. Au point que Charles Lankar fait publier un droit de réponse dans le numéro suivant de *L'Équipe Magazine*¹. « Sur le sentiment d'insécurité que vous m'imputez : Je tiens à préciser que contrairement à l'avis de votre journaliste, je vis le plus normalement possible, tant sur le plan

1. Droit de réponse paru dans *L'Équipe Magazine* du 12 août 2006.

professionnel que sur le plan des loisirs et les écrits à ce sujet sont totalement délirants, rétorque Charles Lankar. À propos de la tyrannie imposée par José Anigo : Là ce n'est plus du délire mais du domaine de la diffamation. En effet, mes propos évoquaient seulement "une personne difficile dans le travail avec parfois des sautes d'humeur". » Nathalie Paoli abonde dans le sens du médecin. « Le papier "Peurs sur l'OM" est si caricatural qu'il en perd tout crédit à mes yeux. On sent derrière une volonté de règlement de comptes et de racolage médiatique. Il décrit un mauvais polar simpliste alors que les choses sont comme souvent infiniment plus subtiles et plus complexes », argumente-t-elle.

Le docteur Lankar se défend d'avoir subi des pressions visant à le faire revenir sur ses propos. À l'entendre, l'hiatus entre la transcription des reporters de *L'Équipe Magazine* – qui maintient l'intégralité de ses informations – et sa version édulcorée en 2012 n'aurait rien à voir avec une quelconque rétractation. « Je dis ce que je pense et ce que j'ai vécu, sans peur de qui que ce soit. Connaissant José, il s'est emporté, mais il a dû regretter son geste. Je ne lui en ai d'ailleurs jamais voulu, même s'il a déclaré à mon attention qu'un bon médecin de famille ne faisait pas forcément un bon médecin de club », conclut-il dans un élan de magnanimité.

Du jardinier au sommet de la hiérarchie, le petit monde olympien « a peur », remarque cependant un agent de joueurs. Le temps de la mise à l'essai d'un de ses joueurs, ce dernier a observé le fonctionnement de la Commanderie pendant une semaine. À l'époque où Éric Gerets entraînait l'équipe première¹. « À force d'autoritarisme, José Anigo a

1. Éric Gerets a entraîné l'OM de 2007 à 2009.

Le « mauvais garçon »

instauré une atmosphère quasi militaire, on me disait : “Faut pas rester là”, relate cet agent sous le couvert de l’anonymat. La Commanderie ressemble à une place forte dominée par un maître pouvant disposer d’employés terrorisés. »

Moins soumis, l’ancien milieu défensif José Delfim¹ est l’un des rares Olympiens à avoir tenu tête publiquement au directeur sportif. À la veille d’un PSG-OM gravé dans les annales en raison de la décision du président marseillais, Pape Diouf, d’aligner une équipe B composée d’une majorité de jeunes réservistes², Delfim manifeste sa mauvaise humeur devant une caméra de Canal +. « C’est le cirque », lâche l’international portugais. Manière de contester publiquement le choix d’Anigo d’imposer aux joueurs de prendre un TGV à 8 heures en direction de la capitale. Plutôt que de partir la veille et préserver le repos d’une équipe handicapée par l’inexpérience de ses Minots³. Le matin du match, à 7 heures, quelques minutes avant le départ de la Commanderie pour la gare, l’intendant d’Anigo, Michel Chatron, prévient Delfim : « José veut te parler. » « Très en colère, Anigo me demande : “Tu nous prends pour des clowns ?” » restitue Delfim. « Je réponds : “Anigo, tu étais un petit joueur, tu as été ensuite entraîneur de CFA⁴, puis entraîneur principal de l’OM, et aujourd’hui directeur sportif, tu devrais respecter les joueurs et nous épargner cette fatigue inutile.” »

Off the record, un ancien membre de l’équipe de direction analyse sans fard la méthode Anigo. « A-t-il déjà frappé

1. Sous contrat à l’OM de 2001 à 2006.

2. PSG-OM : 0-0, le 5 mars 2006.

3. Un minot marseillais est un jeune garçon. Par extension, un jeune formé au centre de formation de l’OM, et/ou qui évolue dans l’équipe réserve.

4. Championnat de France amateur.

quelqu'un ? Je n'ai jamais assisté à une agression. Ce qui est certain, c'est qu'il impressionne et fait peur », concède-t-il. Cet ancien dirigeant détaille le monde d'emploi. « Avec ses coups de gueule et ses agressions verbales ("Je vais t'arracher la tête"), son recours fréquent à l'insulte, José Anigo choque et intimide son environnement, qu'il maintient ainsi sous sa coupe », poursuit notre source.

Selon cette dernière, « le personnel de l'OM craint de se retrouver dans le collimateur d'Anigo et de subir ce genre d'interpellation ou de stigmatisation de sa part ». Prudents, les salariés du club évitent de se mettre à dos un directeur sportif habitué à fonctionner de manière clanique (« tu es avec moi ou contre moi »). Immédiatement sanctionné, le crime de lèse-Anigo se paye au mieux, d'une remontrance musclée, au pire, d'une mise à l'écart voire d'un licenciement ¹.

En juillet 2011, un stadier soumis et zélé rapporte qu'un de ses collègues à la langue bien pendue ose dire du mal de lui après quelques verres d'alcool. Dès lors, José envisage de licencier l'impudent sans délai... En toute impunité.

De Pape Diouf à Vincent Labrune, en passant par Jean-Claude Dassier, tous ont fait le choix de ménager la susceptibilité de leur directeur sportif. Quitte à faire quelques entorses au principe d'équité. « Ce management par la peur, réelle ou supposée, suffit souvent à lui assurer une grande influence au sein du club », résume notre ancien dirigeant. Fort de son ancienneté à l'OM, José Anigo s'appuie sur un réseau d'affidés actifs dans tous les secteurs de l'entreprise. Aussi bien au niveau de la direction sportive que de l'administratif ou à l'OM TV. Aucune sphère du club n'échappe à son droit de regard.

1. Voir le chapitre « Médias dopés à l'OM ».

Le « mauvais garçon »

2 septembre 2012. José Anigo accompagne Joey Barton, la nouvelle recrue britannique, à l'occasion de sa présentation officielle devant la presse. Assailli de questions sur la réputation sulfureuse de l'ancien milieu de terrain de Queen's Park Rangers – suspendu douze matches en Angleterre pour avoir distribué des coups lors d'un match contre Manchester City –, le directeur sportif répond par une boutade : « Je ne serai plus le seul mauvais garçon du club ¹ ! »

Une famille en or

« Thomas Deruda est de retour à la Commanderie et s'entraîne avec la réserve. L'OM renoue avec son passé. » Envoyé le 7 septembre 2012 à 15 heures 50, ce tweet du correspondant d'*Aujourd'hui en France/Le Parisien* à Marseille Mathieu Grégoire exhume un spectre que la direction du club croyait définitivement enterré. Natif de Marseille, le milieu de terrain de 26 ans a disputé 11 matches avec l'OM, au cours des saisons 2005-2006 et 2006-2007. Empoisonnant la présidence de Pape Diouf après la publication de deux articles ² accusant José Anigo de pistonner le jeune Thomas Deruda, fils d'un ami d'enfance. Las d'être sollicité par le père pour faire jouer le fils malgré un niveau de jeu insuffisant à ses yeux, l'entraîneur négocie son départ avec Pape Diouf et part avec un gros chèque.

« Jean Fernandez a fait état [auprès de Pape Diouf] des raisons personnelles ayant motivé sa décision et qu'il lui appartient de rendre publiques s'il le souhaite », annoncera

1. laprovence.com du 2 septembre 2012.

2. *France Football* du 13 juin 2006 et *L'Équipe Magazine* du 29 juillet 2006.

la direction de l'OM¹. Froid et distant, le ton du communiqué exprime la désapprobation apparente des dirigeants olympiens : « Le club prend acte de ce choix personnel et le respecte, mais sa brutalité et son caractère inattendu ont surpris. Il contredit les engagements donnés ainsi que le travail de préparation de la prochaine saison sportive réalisé jusqu'ici en osmose entre Pape Diouf, José Anigo et Jean Fernandez. »

Contrairement à ce que laisse entendre le communiqué, la décision de l'entraîneur n'est ni brutale ni inattendue. Et ne remonte pas au lendemain du dernier match de la saison contre Bordeaux, le 13 mai. En réalité, Jean Fernandez avait déjà préféré renoncer à son poste deux mois plus tôt, après une visite traumatisante chez lui. Débarquant sans invitation, des inconnus à la mine patibulaire lui promettent des représailles s'il refuse d'intégrer pleinement Thomas Deruda au groupe professionnel. Ce n'est pas tout. Deux motards non identifiés menacent Jean Fernandez et son épouse pendant un déplacement en voiture. Effrayé, l'entraîneur confie ses craintes à Charles Lankar et à certains de ses joueurs, dont José Delfim. Mais il refuse – jusqu'à aujourd'hui – de dévoiler publiquement les raisons l'ayant conduit à quitter Marseille. Tandis que José Anigo, avec qui Jean Fernandez aura entretenu des rapports exécrables pendant son unique saison passée sur le banc de l'OM, affirmait, sibyllin : « Je sais pourquoi il part et lui sait aussi pourquoi il part². »

Loin de se déjuger, Pape Diouf relativise toujours l'enchaînement des faits. « Jean Fernandez a clairement dit

1. Dans un communiqué diffusé, le 23 mai 2006, sur le site internet de l'OM.

2. *L'Équipe* du 24 mai 2006.

qu'il partait pour des raisons familiales. D'un œuf, on fait un bœuf, plaide-t-il dans le style mi-désuet, mi-ampoulé qu'il affectionne. Richard Deruda ne s'est jamais immiscé dans les affaires de l'OM. Cependant il est vrai que comme tous les parents, il se soucie de la situation de son fils. Mais c'est un cas très marginal. »

Un cas « très marginal » tellement à son aise que l'ostéopathe du club, au service des seuls joueurs en principe, l'a massé régulièrement pendant près d'une décennie. « C'est exact que je me fais soigner à la Commanderie par l'ostéopathe, confirmait l'intéressé dans le seul entretien qu'il a accordé à la presse, en juin 2006¹. J'ai toujours eu l'autorisation de la direction depuis que je me fais soigner. C'est-à-dire depuis l'arrivée de Rolland Courbis² avec qui je suis ami. Je ne vais pas attendre qu'on me demande de partir, j'ai décidé de ne plus me faire masser à la Commanderie. » Si Richard Deruda a arrêté les massages olympiens, il a continué de se faire soigner par l'équipe médicale de l'OM. Avec une prédilection pour le docteur Christophe Baudot, à qui il rend visite grâce à une recommandation d'Anigo.

Familier du siège de l'OM, il lui arrive parfois de perdre son sang-froid. Comme ce jour où il a une altercation avec le préparateur physique d'Éric Gerets, entraîneur de l'OM de 2007 à 2009. Omniprésent, Richard Deruda accompagne même parfois les joueurs dans leurs déplacements. « Je l'ai croisé dans un hôtel près de Saint-Tropez, un jour où l'équipe s'était mise au vert », sourit José Delfim.

1. *France Football* du 13 juin 2006.

2. Rolland Courbis a entraîné l'OM de 1997 à 1999. Son rôle sera détaillé dans le chapitre « Poker perdant ».

Premier journaliste à évoquer les passe-droits de Richard Deruda, Dominique Rousseau garde un vif souvenir d'une rencontre inopinée avec lui sur une aire de stationnement. « Je n'avais pas cité son nom [dans l'article] mais il s'est reconnu, relate l'ancien journaliste de *L'Équipe*. Richard Deruda m'a attendu sur le parking de la Commanderie et m'a prévenu : "Je ne vous menace pas mais ne parlez plus de moi." »

Richard Deruda nie en revanche avoir jamais profité de sa relation privilégiée avec le directeur sportif olympien pour faciliter l'ascension de Thomas. Et crie à l'acharnement médiatique, motivé selon lui par son passé judiciaire. « Oui, j'ai fait des conneries, j'ai été en prison pour association de malfaiteurs et braquage à main armée. Mais qui doit-on condamner ? Le petit ou moi ? Le problème, c'est qu'il y a des gens au club qui veulent nuire à José Anigo avec lequel je suis ami ¹ », s'emportait-il dans *France Football*.

Le fils ne dit pas autre chose. « À travers moi, c'est José Anigo qui est visé », répète en écho Thomas Deruda, dont le débit de voix ultrarapide trahit une nervosité exacerbée. Méfiant envers les journalistes, il se montre reconnaissant à la fin de l'entretien : « Merci de m'avoir donné la possibilité de m'exprimer sur ces sujets qui ont pourri ma carrière footballistique ainsi que ma vie », dit-il avec une amertume non feinte.

Le départ de Jean Fernandez ? « En aucun cas lié à une intervention de mon père, jure-t-il. Je lui dois tout, à Jean Fernandez. C'est lui qui m'a permis de jouer mon premier match professionnel contre Metz en Coupe de France ². »

1. *France Football*, *op. cit.*

2. 1^{er} février 2006, OM-Metz (2-0).

À l'entendre, Jean Fernandez serait « parti pour d'autres raisons ». La preuve ? « J'ai mangé au resto avec le coach, il m'a dit : "Thomas, même si je dis que c'est faux, que ton père n'est en rien responsable de ma décision de partir, ça alimentera tellement de discours que je préfère me taire." » Argument imparable, n'a-t-il pas « beaucoup aimé » le tiramisu préparé par Mme Fernandez à l'occasion d'un apéritif à la Commanderie ? « Si j'étais un voyou, Jean Fernandez ne m'aurait pas fait travailler pendant des heures et des heures », insiste-t-il.

Si le père n'a semble-t-il jamais goûté au tiramisu de Mme Fernandez, il conteste avec véhémence quelque forme d'indélicatesse que ce soit envers l'entraîneur. « Jean Fernandez n'a jamais été victime de pression de notre part. J'ai rencontré plusieurs fois Jean Fernandez. À chaque fois, il y a eu beaucoup de courtoisie des deux côtés¹ », justifiait-il dans le bihebdomadaire du groupe Amaury. Quelque peu embellie, cette présentation des faits passe sous silence les innombrables conseils téléphoniques de papa Deruda, allant de la demande appuyée à l'injonction comminatoire de faire jouer Thomas. Des suggestions pas toujours délivrées dans un registre de langue courtois.

Nul besoin d'être un spécialiste du « 4-4-2² » pour remarquer que Thomas Deruda était très loin d'avoir le niveau de l'élite. « Il était mauvais, mauvais ; sans l'influence de son père auprès d'Anigo, il n'aurait jamais foulé la pelouse du Vélodrome », tranche un ancien dirigeant du club en levant les yeux au ciel. José Delfim, ex-coéquipier du jeune Deruda, corrobore ce jugement. « Il

1. *France Football*, *op. cit.*

2. Schéma tactique classique du football contemporain, avec quatre défenseurs, quatre milieux de terrain et deux attaquants.

avait un niveau CFA¹, dit-il. La présence de Thomas créait une certaine tension à l'entraînement, on n'osait pas le toucher, il était nul. De toute façon, Pape Diouf laissait faire et couvrait José Anigo. Mais c'était un bon garçon, pas désagréable. » Un avis partagé par une large majorité d'observateurs et de supporters, à l'exception des pro-Anigo. « Deruda la chèvre ? Et Nakata², et Bakayoko³, ils avaient le niveau ? » s'agace un très proche de José Anigo, Rachid Zeroual, vice-président des South Winners. Le plus puissant des clubs de supporters, dont le fondateur, Camille Moulet, n'est autre que le beau-frère... de Richard Deruda. Pas d'accord non plus, le fils : « J'ai joué onze matches avec l'OM, profitant à chaque fois de concours de circonstance, remplaçant un blessé ou un joueur pas en forme. Les deux premiers étaient magnifiques. En Coupe de l'UEFA contre Bolton⁴, je donne une balle importante à l'origine d'un but. » Sceptique, un autre ancien dirigeant persifle : « Nakata, c'était le Ballon d'or à côté de Thomas Deruda. »

Le successeur de Jean Fernandez assistera tout aussi impuissant à la résurgence d'un spectre plus encombrant que jamais. Novembre 2006, Thomas Deruda est de retour dans l'effectif professionnel. Après un intermède estival à Libourne-Saint-Seurin, où il avait été « prêté » par l'OM.

1. Championnat de France amateur.

2. L'un des pires recrutements de l'histoire du club. Le Japonais Koji Nakata a joué à l'OM de la fin 2004 à début 2006. Il est resté célèbre pour sa glissade et sa passe dans le vide sur la pelouse enneigée de Geoffroy-Guichard, le 6 mars 2005, face à Saint-Étienne, en match de championnat (0-2).

3. Malgré des statistiques honnêtes et sa longévité à l'OM (1999-2003), l'attaquant ivoirien Ibrahima Bakayoko était réputé pour sa maladresse chronique devant le but.

4. Jeudi 23 février 2006, OM-Bolton (2-0).

Le « mauvais garçon »

Albert Emon, le nouvel entraîneur olympien, appelle en urgence le secrétaire général du club Julien Fournier, en charge des contrats des joueurs. « Pape est là ? » lui demande-t-il, un soupçon d'inquiétude dans la voix. Avant de faire irruption quelques minutes plus tard dans le bureau de Pape Diouf, le président. « Thomas est titulaire contre Valenciennes, si cela ne te convient pas, vire-moi maintenant », lâche Emon, entre exaspération rentrée et fatalisme. En théorie, il revient à l'entraîneur de composer la feuille de match, choisir les titulaires du jour et leurs éventuels remplaçants. Il est même payé pour cela. Perturbé par l'ordre de José Anigo de titulariser un remplaçant pas au niveau de la Ligue 1, Albert Emon est venu chercher un peu de réconfort. Compréhensif, Pape Diouf rassure et console son entraîneur. Oui, Thomas est titulaire, mais ce n'est pas si grave. Et cela ne devrait pas se reproduire trop souvent, rassure en substance le patron, aussi embarrassé que dépassé par les initiatives de son directeur sportif. Obéissant et serviable, comme toujours, le fidèle Albert Emon se résout à accepter l'intrusion d'un joueur « mauvais, mauvais » imposé par un José Anigo tout-puissant.

Thomas Deruda sera titularisé pour la première – et dernière – fois, contre Valenciennes, au Vélodrome, le 19 novembre. Pris pour cible par une partie du public, le jeune milieu de terrain confie après coup son mal-être sur le site de l'OM¹ : « Je ne pensais pas me faire siffler au bout de trente secondes de jeu. Je ne pourrais pas l'expliquer autrement que par rapport à une campagne de presse très difficile à mon égard. Je veux juste être jugé par rapport à mes compétences footballistiques et uniquement sur cela. Tout ce qui est extra-sportif n'est que calomnie. J'en subis

1. OM.net, 20 novembre 2006.

les conséquences aujourd'hui en étant sifflé avant même d'avoir touché le ballon. Je veux m'accrocher pour avoir encore ma chance au stade Vélodrome et essayer d'avoir la sympathie du public. »

Hué à chacune de ses apparitions, Thomas Deruda ne gagnera jamais la sympathie des supporters marseillais. Ulcérés par le départ contraint de Jean Fernandez, les fans de l'OM lui reprochent de ne pas mériter sa place. « Quand j'ai commencé à jouer sous le maillot de l'OM, les supporters chantaient mon nom, "Deruda", "Deruda", exagèrent-ils un brin. Ce n'est qu'après la sortie des articles que le public a commencé à me siffler, y compris les Winners. La première fois, c'était en Coupe Intertoto, contre Dnipropetrovsk¹, au début de la saison 2006-2007. Je n'avais pas d'autre choix que partir. » Poussé discrètement vers la sortie par Albert Emon et Pape Diouf, avec l'accord de José Anigo, obligé de lâcher – provisoirement – son Minot favori. Le président de l'OM convainc le père qu'il est dans l'intérêt de son fils d'être prêté et de s'aguerrir dans un autre club, plus petit, où la pression et l'impatience des supporters sont moindres. Deruda junior et senior acceptent.

Remplaçant dix fois sur onze, le « petit » aura joué en tout pendant 261 minutes, ne marquant aucun but. L'ancien international des moins de 19 ans écope en revanche d'un carton rouge contre l'OGC Nice au cours de la saison 2005-2006. À nouveau prêté à Libourne-Saint-Seurin en janvier 2007, il ne revêtera plus le maillot de l'OM chez les professionnels. Épilogue d'un compagnonnage commencé cinq ans auparavant.

1. OM-Dnipropetrovsk, 15 juillet 2006 (0-0).

Le « mauvais garçon »

Avant de tenter sa chance à l'OM, Thomas Deruda fait ses premières armes à l'A.S. Cannes. Au prestigieux centre de formation, dont est notamment issu le Marseillais de naissance Zinédine Zidane, remarqué par un éducateur nommé... Jean Fernandez. Joueur très moyen, Deruda se taille une réputation de puncheur. Lors d'un match houleux, il participe activement à une bagarre générale et frappe un pompier qui tentait de s'interposer. Cet écart de conduite lui coûte une suspension de plusieurs mois. Inquiet pour l'avenir de son fils, papa Deruda appelle à l'aide l'ami Anigo. L'opération tapis rouge peut commencer. Sur la centaine de joueurs à l'essai au centre de formation de l'OM, un quart à peine – en moyenne – décroche un contrat. Les autres disent adieu à leur rêve de devenir footballeur professionnel. Compte tenu de ses états de service, Thomas Deruda ne semblait pas le mieux placé pour s'extraire de la masse des prétendants. Mais José Anigo, qui entraîne les jeunes pousses, veille sur les intérêts de son protégé. Avec le soutien de Robert Nazarétian, responsable du centre de formation.

Âgé de 16 ans, Thomas Deruda perçoit un premier salaire mensuel de 1 500 €. Deux ans plus tard, en 2004, il devient stagiaire et touche 5 000 €. À chaque étape de son parcours, Anigo lui donne un coup de pouce décisif. Groupe des 18 ans, « OM 2¹ », le Minot gravit les trois échelons qui le séparent du niveau professionnel. Sans difficulté et avec les honneurs. Capitaine de l'équipe réserve par la grâce de son tuteur, Thomas Deruda porte même deux fois le maillot de l'équipe de France des moins de

1. Composée des meilleurs joueurs du centre de formation, l'équipe réserve dispute le championnat de France amateurs, équivalent des quatrième et cinquième divisions.

19 ans. Une marque d'excellence, malgré tout ? « Pas nécessairement, relativise un ancien dirigeant du centre de formation. Le sélectionneur national des moins de 19 ans ne peut pas se faire lui-même une opinion sur tous les joueurs de cette catégorie d'âge, beaucoup trop nombreux. Il se fie donc à l'avis des directeurs et entraîneurs de centre de formation. À Marseille comme partout ailleurs. En l'occurrence, José Anigo a conseillé au sélectionneur Jean Gallice de prendre son chouchou. » Au final, Thomas Deruda ne confirmera pas non plus à l'échelon international. Ce qui ne l'empêchera pas de signer le 14 avril 2006 un contrat professionnel de trois ans, assorti d'un salaire mensuel de 12 000 €.

Au moins gagne-t-il bien sa vie, à défaut de briller à l'OM. Multipliant les allers et retours entre les équipes où il est prêté et la réserve olympienne, Deruda n'a de cesse de vouloir réintégrer l'équipe professionnelle. « Quand je pars la première fois à Libourne-Saint-Seurin, en juillet 2006, le coach Didier Tholot me regarde tout de suite de travers à cause des articles. Avec ce qui tombait sur moi dans les journaux, je ne pouvais réussir dans aucun club », se dédouane Thomas Deruda. En réalité, c'est lui qui fait des pieds et des mains pour résilier le contrat avec ce club de national – troisième division – trop mal classé au regard de ses ambitions. Têtu, il obtient satisfaction et retourne à l'OM un mois seulement après en être parti.

« Je ne pense pas du tout avoir été favorisé, affirme pourtant Thomas Deruda. Au contraire, l'amitié entre mon père et José Anigo m'a plutôt desservi, il suffit de voir mon parcours depuis six ans. Dans tous les clubs où j'ai joué après l'OM, les entraîneurs m'ont renvoyé la même image négative, sans essayer de comprendre. Pour eux, j'étais le fils d'un hors-la-loi,

Le « mauvais garçon »

point. Alors que mes parents m'ont donné une bonne éducation. » La voix étranglée par l'émotion, Thomas Deruda a ce cri du cœur : « Je ne pense pas être le fils d'un voyou. Mon père est un papa qui culpabilise beaucoup à cause de son image. Mais c'est un père exceptionnel, le modèle de ma vie. Un père qui a toujours voulu le bien de son enfant. »

Tout aussi attentionnée, la mère de Thomas Deruda, Pascale Moulet, est un modèle de dévouement parental. « Quand son fils entrait sur le terrain, elle allait voir les journalistes pour les inciter à dire du bien de son fils, en concluant son propos d'un explicite : "Vous avez intérêt à vous en souvenir" », témoigne un journaliste marseillais qui en a vu d'autres. Tribune de presse, espaces privilégiés dits « VIP », maman Deruda va et vient où et quand elle veut. Une faveur accordée par le directeur de la sécurité de l'OM Guy Cazadamont. Cet ancien adhérent des South Winners est un proche de José Anigo. Nul besoin de présenter un quelconque titre d'accès, les portes du stade Vélodrome s'ouvrent toutes grandes pour l'épouse de Richard Deruda. Prévenants, les agents des sociétés de sécurité payées par l'OM évitent toute intervention désobligeante à son égard. Sauf accident. Comme ce soir de match où un chef d'équipe de la tribune Jean Bouin, réputé pour son travail sérieux, commet l'outrecuidance de la retenir par la manche et de lui demander son billet de match. Histoire de vérifier si elle a bien payé sa place. Mme Deruda s'en offusque et fait le nécessaire pour que pareil affront ne se reproduise pas. Dès le lendemain, l'impudent est dégagé à la demande du directeur de la sécurité.

Redoutable, l'entregent des Deruda finit par se heurter à la fermeté tardive du clan Diouf. Juin 2008. Thomas pose

à nouveau ses valises à Marseille, après six mois catastrophiques à Badalone. Un club de deuxième division espagnol où il n'a pas disputé le moindre match. Démoralisé, sans équipe, Thomas Deruda est repêché par un autre ami de son père : le Marseillais Rolland Courbis, qui entraîne Montpellier. L'ex-coach de l'OM le fait signer pour un an. Bienveillant envers le petit, Courbis lui redonne confiance en le titularisant un match sur deux. Requinqué, Thomas Deruda pense néanmoins à l'avenir. À la fin de la saison 2008-2009, son contrat avec l'OM arrive à échéance. Exigeant une prolongation, le père et le fils font le siège de Pape Diouf. « Mais laisser revenir ce joueur à l'OM aurait confirmé que la direction était sous influence. Et Pape Diouf serait mort médiatiquement, cette fois », observe un ex-dirigeant olympien, entre amusement et consternation. Émissaire de la famille Deruda, José Anigo mouille le maillot. Jouant sur tous les registres, il se présente comme une victime, menace, supplie...

Gêné aux entournures, Pape Diouf sollicite l'arbitrage de l'actionnaire, Robert Louis-Dreyfus. Soucieux comme toujours de préserver les apparences et surtout de ménager José Anigo, dont son principal lieutenant Julien Fournier est très proche. « Faites-moi porter le chapeau », lui suggère RLD. Diouf se tourne alors vers Anigo et Deruda et leur transmet le message du grand patron : « RLD m'interdit de le faire. » En désespoir de cause, José Anigo appelle le président du conseil de surveillance de l'OM et conseiller de RLD, Vincent Labrune. « Deruda pense que c'est toi qui ne veux pas faire revenir son fils à l'OM, il en a après toi, il va t'appeler », ruse Anigo pour faire peur à Labrune. En vain. Vincent Labrune résiste courageusement. Tout en prenant ses précautions. « Pendant trois nuits, Labrune n'est pas rentré dormir chez lui. Boucobza l'a raconté à Julien

Le « mauvais garçon »

Fournier et à moi-même au bar du Fouquet's, avenue des Champs-Élysées », confie Pape Diouf. Libre de tout contrat, Deruda est finalement transféré à l'A.C. Ajaccio, en juin 2009, avec deux autres jeunes du centre de formation olympien. Mais le club corse le garde seulement un an.

La saison suivante, Deruda se retrouve sans contrat. Son père devient fou. Il harcèle José Anigo au téléphone. « Oh Richard, j'ai appelé au moins dix clubs déjà, arrête ! » s'énerve le directeur sportif olympien, lors d'une longue conversation téléphonique, le soir du 9 juillet 2011. Les deux hommes ne se doutent pas que la police judiciaire enregistre leur conversation, dont la teneur a été révélée par *Aujourd'hui en France/Le Parisien*¹. « José, t'es en train de me faire fumer, t'es en train de me faire, t'es en train de me faire péter la casserole. Et je suis en folie. Tu me crois, José ? Je crois que si j'étais à côté, José, je crois que je fais une connerie, menace Richard Deruda. Mais si j'en veux à toi, José, si je t'en veux ! Je viens, mais tu sais comme tu vas le vivre, tu sais comme tu vas le vivre ? Attends que je te rafraîchirai la mémoire, va, te casse pas la tête. Je vais te la rafraîchir la mémoire, moi, tu vas voir. » Tenté de démissionner sur le moment, avant de se raviser, Anigo confie son désarroi à Rani Berbach, ancien boxeur « pieds-poings » renommé à Marseille, ce même 9 juillet 2011 : « Selon comment ça va se passer dans les trois ou quatre jours qui arrivent, je m'arrête définitivement et je veux plus avoir affaire à personne. Je vais partir de l'OM, et après, son fils, il restera quand même sur le carreau. Je veux plus avoir affaire à ces gens. Et moi j'irai travailler ailleurs, mais j'en ai marre, et eux, ils se démerderont tous, tous tant qu'ils sont avec leur merde, ça suffit maintenant, hein ! »

1. Dans son édition du 18 janvier 2013. Voir aussi le chapitre « Agents troubles ».

Histoire secrète de l'OM

Quelques minutes plus tard, à minuit 27, Deruda rappelle. Il fixe autoritairement rendez-vous à l'ami José « dans une demi-heure au McDo La Valentine », après le refus d'Anigo de le rencontrer à son bureau de la Commanderie.

00 h 36. José Anigo appelle Rani Berbach, et lui demande de l'accompagner au rendez-vous avec Deruda.

00 h 48. Rani vient de partir en scooter vers le McDo. Il précède Anigo. Le boxeur va se cacher, pour ne pas être vu de Deruda. Il demande à José de l'appeler discrètement si ça chauffe. Auquel cas, il interviendra immédiatement !

00 h 56. Rani Berbach arrive sur place. Il se planque « au niveau du rond-point ».

1 heure. Berbach appelle. Il vient d'apercevoir Deruda, arrivé tout seul. José rapplique. Il est à la sortie d'autoroute.

2 h 49. José appelle sa compagne. Le rendez-vous est à présent terminé, il rentre.

2 h 50. José appelle Rani. Il dit que « ça s'est arrangé avec Richard, que celui-ci s'est excusé à plusieurs reprises pour son comportement ».

Le lendemain, le directeur sportif olympien contacte Rolland Courbis. L'ex-entraîneur de l'OM vient de renouer avec Deruda, après une brouille de deux ans. Comme Anigo, Courbis est sollicité en permanence pour trouver un club à Thomas. « Le petit », comme il l'appelle. Mais Rolland et José ont beau se mettre en quatre, aucune équipe ne veut accueillir Thomas Deruda. « J'ai essayé à Gap bon, beh, ils ont peur. J'ai essayé à l'étranger... Même qu'en

Mise en pages par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L .01ELKN000480.N001
Dépôt légal : mai 2013